



LIEVE JORIS VIDE LA MAISON FAMILIALE



Les adieux

Vider la maison familiale est un des événements les plus déstabilisants d'une vie. Tel est le thème qu'aborde pour « Wilfried » Lieve Joris, grande voix de la littérature de non-fiction en langue néerlandaise, dans ce captivant récit autobiographique. À la mort de son père, elle se retrouve avec sa sœur benjamine Hilde au domicile où ont vécu ses parents, à Hasselt. Tout en triant les lettres, photos et papiers de son père, elle tombe sur des documents de Fonny, son frère décédé, et le passé familial resurgit inéluctablement. La nuit, des bruits étranges se font entendre dans la maison abandonnée. Et ce texte inédit prend peu à peu les accents d'un thriller psychologique.

RÉCIT
LIEVE JORIS
TRADUCTION
MARIE
HOOGHE

Peu après le décès de mon père, j'ai passé quelques jours dans la maison familiale à Hasselt. J'avais peur dans cette maison, surtout l'hiver, quand la nuit tombait si tôt et qu'un tel calme régnait dans la rue. Certes, elle était située dans un quartier résidentiel, mais depuis que mon père avait été admis deux ans auparavant dans une maison de repos, elle était pratiquement vide. Dès qu'il commençait à faire noir, je fermais les rideaux de velours rouge ; ensuite seulement, j'osais allumer les lumières.

La nuit m'y paraissait sinistre. Et si, croyant la maison inhabitée, des voleurs brisaient la vitre de la porte de derrière ? Ou si, ayant remarqué la lumière, ils se mettaient à la recherche d'argent liquide et de cartes bancaires ? Dans des huttes de l'intérieur du Congo, je n'avais jamais eu peur, pas plus que dans l'appartement dépourvu de fenêtres à Beyrouth où j'avais bivouaqué durant la guerre. Mais ici, des scénarios de films d'horreur se déroulaient dans ma tête, je pensais au massacre que Freddy Horion avait perpétré avec son comparse dans la famille d'un crédule revendeur de voitures, à la manière dont Dick et Perry s'étaient démenés dans *De sang-froid* de Truman Capote.

Je logeais dans la chambre d'amis, en face de celle de Hilde, ma sœur benjamine, que

j'appelais toujours par son diminutif Hildeke alors qu'elle avait déjà cinquante-deux ans. Je lui avais demandé de venir dormir avec moi dans le grand lit. Elle s'était arrêtée un instant sur le palier, avait souri d'un air d'excuse et porté dans sa propre chambre la valise avec ses affaires pour le week-end.

En explorant la maison, je dénichai une boîte à chaussures pleine de clés ; pas une seule ne s'adaptait à la porte de Hilde ni à la mienne. Et maintenant ma sœur était couchée là, en toute confiance, parmi les animaux en peluche sur l'armoire et sur l'orgue électrique l'ours gagné à la foire, alors que je savais à quel point elle était vulnérable et que je serais incapable de la protéger des voleurs ou des violeurs.

La nuit, je me réveillai à diverses reprises et à chaque fois, revenait sur ma poitrine l'oppression qu'alimentaient toutes sortes de bruits. Car la maison abandonnée se ranimait à présent que nous y étions, elle couinait et grinçait, les tuyaux du chauffage toquaient et chantaient, la pompe dans la cave s'enclenchait, un oiseau grattait le toit plat de ses pattes et soudain, derrière ces bruits, j'entendis indéniablement des pas dans l'escalier. Mon cœur s'arrêta de battre jusqu'à ce qu'ils aient disparu et que le sommeil me gagne à nouveau.

Le matin, tout était différent, j'ouvris les radiateurs, fis couler un bain pour Hilde, lui lavai et séchai les cheveux et après le petit déjeuner, elle s'installa, rosissant, à la table du living, pour jouer aux cartes avec un adversaire imaginaire, qu'elle grondait parfois. Elle gagnait toujours.

Le décès de mon père avait mis en marche un train de souvenirs douloureux, j'étais encore emplie de chagrin, mais je me houspillai, à cause de Hilde. Cette maison était toujours la sienne ; depuis l'admission de papa dans un établissement de soins, nous y avions passé à tour de rôle le week-end avec elle. Bientôt, elle perdrait tout cela.

Peu avant, Rik, Wies et moi avions discuté de la vente de la maison, devant la fenêtre de la cuisine donnant sur le jardin où seule une petite pomme rouge carmin pendait encore à l'arbre. Soudain, un cri aigu résonna derrière

Lieve Joris a grandi le long du canal Bocht-Herentals, qui relie la Meuse à l'Escaut, dans une famille de neuf enfants. À 19 ans, elle quitte le Limbourg et prend la route des États-Unis, devient journaliste, tombe amoureuse d'un Polonais, se passionne pour le Moyen-Orient avant de se tourner vers l'Afrique et le Congo. Jusqu'à devenir l'une des signatures majeures de la littérature néerlandaise, auteure de seize titres, la plupart traduits en français aux éditions Actes Sud. Avec *Fonny*, elle accomplit un demi-tour vers les origines, dont *Wilfried* publie ici un complément exclusif.

nous. « *Non!* » Hilde — elle ne dit rien de plus. Elle était incapable de déchiffrer le paysage derrière la mort de papa, mais celui-ci l’effrayait.

À cette occasion, Rik m’avait proposé de dépouiller les documents, lettres et photos que mon père avait laissés. « *Il me semble logique que ce soit toi qui les emportes* », avait-il dit et les autres étaient de son avis, je crois, car personne ne s’y était opposé.

« *Je suis dans le bureau, d’accord?* » Hilde qui était plongée dans son jeu de cartes hochait la tête.

La maison sentait l’humidité. Dès que je pénétrais dans le corridor, je m’en aperçus de nouveau, et dans le bureau de mon père aussi, l’odeur me frappa au nez. On s’y habitait, mais elle s’infiltrait dans vos vêtements; dans le train pour Amsterdam, j’avais toujours honte de ce vieux remugle qui émanait de moi. De l’eau dans la cave — le vice de construction s’était révélé il y a longtemps. D’après le voisin, ce terrain était marécageux et ici, personne n’avait de cave. Le conglomerat d’artisans amis qui avait aidé mon père à bâtir la maison n’avait pas été au courant. Dans une tentative de remédier au problème, l’un d’eux avait installé dans la cave une pompe bruyante qui, au dire du voisin, aspirait la nappe phréatique de tout le quartier.

Moi-même, je n’avais jamais habité cette maison, je ne la connaissais qu’en tant que visiteur. Mes souvenirs familiaux étaient enfouis dans la propriété aux acacias, parterres de roses, noyers, arbres fruitiers et buissons de groseilliers en bordure du canal, à Neerpelt où j’ai grandi.

Je fouillai les armoires et tiroirs du bureau de mon père, empilai des paperasses, des cahiers et des lettres sur la table de travail vide. Mon père conservait tout. En cela, il différait diamétralement de ma mère. Quand nous étions de passage, elle demandait invariablement ce que nous voudrions avoir plus tard, elle y écrirait alors notre nom. Elle ne légua rien de valeur, elle avait déjà tout donné.

Après le décès de ma mère, la propension de mon père à tout garder s’accrut. Il somma Aline — une de ses filles préférées — de ramener les chaises pliantes qu’elle avait emportées de la remise, alors qu’il n’en avait nul besoin et

qu’elles s’empoussièrent des années durant au même endroit. Sur le palier grandissait une montagne branlante d’annuaires téléphoniques, à laquelle s’ajoutaient chaque année deux volumes, un jaune et un blanc; malheur si quelqu’un osait faire une remarque.

« *Il ne faudrait pas ranger la crèche de Noël?* » On était déjà en mars, ce qui n’empêchait pas mon père de protester: « *Qu’est-ce qui ne va pas avec cette crèche, elle est bien là où elle se trouve, non? Pourquoi devez-vous toujours tout changer!* »

J’écrivis un récit sur les hauts plateaux de l’est du Congo où, pour conjurer la guerre, des protestants priaient chaque nuit dans de petites églises éclairées par des lampes à pétrole vacillantes et demandai à mon père de me prêter une bible. Il en possédait au moins cinq, je croyais qu’il serait content de pouvoir m’aider, mais il me suivit d’un pas anxieux à travers la maison en inventant à chaque fois une autre raison pour ne pas me donner tel ou tel exemplaire. « *Je le rapporterai, papa.* — *Non, non*, prétextait-il en feuilletant une édition de poche, *celle-ci, je ne peux vraiment pas m’en passer.* »

À présent que je parcourais les documents dans son bureau, je lui étais reconnaissante de sa manie de tout conserver. Lettres de vœux, bulletins scolaires, poèmes, télégrammes de mariage, images-souvenirs de baptême, mémos chiffonnés puis relissés — je déposai le tout dans le grand sac que j’avais amené d’Amsterdam. De temps à autre, je jetais quelque chose: une coupure de journal, des copies de lettres que mon père avait tapées sur papier calque, les calculs des frais des maisons qu’il avait construites à Neerpelt et à Hasselt.

Même les cigares d’oncle Phiel, frère convers dans un monastère en Hollande, mon père les avait gardés. Il leur arrivait de fumer tous deux, face à face, dans le salon à Neerpelt. Des Hofnar, Willem II — nous glissions les bagues dorées à nos doigts, en guise d’anneaux. Oncle Phiel était décédé depuis plus de trente-cinq ans, les cigares étaient desséchés et décolorés, et même si l’armoire était imprégnée de leur odeur, eux-mêmes ne sentaient plus rien. Je balançai les boîtes et tout le bazar dans le sac poubelle.

Nous préparions le repas de midi à la cuisine quand Hilde se mit à pleurer.

« *Qu’est-ce qu’il y a, ma chérie?*
— *Mon papa est mort.* »

Je fus aussitôt près d’elle, la serrai dans mes bras. « *Moi aussi, je suis triste*, dis-je en lui caressant les cheveux, *il était aussi mon papa.* »

Elle ne parut pas comprendre, car elle répéta, avec plus d’insistance, comme si j’étais quelqu’un de son institution qui n’était pas encore au courant: « *Mon pa-pa est mort!* »

À quand remontait la dernière fois où nous étions allées ensemble à la maison de retraite? Mon père était malade, nous étions restées des heures à son chevet, il réagissait à peine à notre présence et soudain, nous entendîmes un bruit de gargouillement sous les draps et une puanteur horrible emplît la chambre. Tandis qu’on le changeait, il s’éveilla; du couloir, nous l’entendîmes tempêter contre l’infirmière. Hilde et moi nous étions embrassées et avions pleuré. Que savait-elle de la mort? Si peu de chose. Mais tout en la serrant contre moi ce soir-là, je compris qu’elle aussi sentait que papa ne vivrait plus longtemps.

Elle était beaucoup plus petite que moi; jetant un coup d’œil dehors par-dessus sa tête, je vis que la pomme rouge pendait toujours à l’arbre décharné. « *Regarde, une boule de Noël.*

— *Où ça?*
— *Là!* »

Elle riait à nouveau.

Hilde rangea les cartes, prit dans l’armoire le jeu des petits chevaux et se réinstalla à table. Des gestes minutieux, exercés depuis des années. La façon dont les vêtements étaient disposés ce matin-là sur l’accoudoir de sa chaise, sa manière de plier son pyjama et le ranger sous son oreiller, de faire son lit, d’ouvrir la fenêtre — je reconnais la routine presque militaire de nos années de pensionnat.

Peut-être avait-elle pleuré parce que je l’avais laissée seule ce matin? « *Je viens m’asseoir près de toi* », dis-je; je déménageai les documents de mon père sur la table du living et poursuivis mon tri.

Je trouvais parfois un cri du cœur de ma

mère, ou le début d'un journal intime qu'elle avait abandonné après une page et demie. Elle avait trois ans de plus que mon père, elle reçut sa première lettre d'amour alors qu'il écrivait encore à sa mère une lettre de vœux de Nouvel An avec des angelots et des étoiles pailletées. Fille de meunier, elle avait été honorée que le jeune homme svelte en pantalon golf et lunettes d'écaille ait jeté son dévolu sur elle. Il était employé aux impôts et la sortit du hameau de Grote Hei, où l'odeur de fumier flottait sur les champs, pour emménager dans une imposante maison au village de l'autre côté du canal.

C'est avec élan qu'ils commencèrent leur vie à Neerpelt, lui sage et prévoyant, elle énergique et résolue. Il était encore au berceau quand une nuit, son père — qui avait été soldat au front durant la Première Guerre mondiale — décéda des suites d'une intoxication au gaz. Sa mère étant restée veuve, il avait grandi en enfant unique parmi des femmes, des prêtres et des frères en soutane noire. Pas un seul homme en pantalon n'avait pris part à son éducation.

« Oh, mon beau bateau, fais voile au vent et ramène-nous beaucoup de gentils petits mate-lots », leur souhaita une connaissance dans un

télégramme de mariage. Après deux adorables fillettes dociles, un premier fils lui naquit : Fonny — diminutif d'Alfons, le prénom de son défunt père. Un enfant talentueux, turbulent et rebelle qui ne trouverait pas sa voie dans la vie et le confronterait au manque de ses premières années : lui, l'enfant sans père, ne savait pas comment être père.

Son fils prodige — de ses neuf enfants, il lui devint le plus cher. Lorsqu'à quarante-sept ans, Fonny, des marques d'aiguilles dans les deux bras, fut retrouvé mort dans un appartement de construction récente de la périphérie de Hasselt, nous avons tout de suite pensé à une overdose, mais mon père ne se contenta pas d'un diagnostic aussi simple. Il ne cesserait de remonter le temps, jusqu'à la naissance de Fonny, et de passer en revue les coupables de son triste sort.

Mes sœurs avaient vidé en pleurant l'appartement de Fonny. Dans l'armoire malinoise du living, je découvris les documents qu'elles avaient emportés. Ceux-là aussi, je les posai sur la table.

« Regarde », dis-je à Hilde en lui montrant une photo de Fonny, datant de l'époque où il était encore bien. Elle avait pris dans l'armoire son

nécessaire de couture et brodait au point de croix une nappe préimprimée. C'était du travail de précision, elle leva distraitemment la tête et dit d'une voix atone : « *Il est mort.* » Elle ne l'avait pas vu exposé dans son cercueil, comme elle avait vu papa ; de ce fait, le décès de Fonny était resté abstrait pour elle : un mot, un manque.

Tout en brodant, Hilde bavardait en elle-même. Elle parlait des événements dans son institution, de sa meilleure amie Mia, de ce Guido grincheux dont elle était amoureuse, de Florence qui l'embêtait à table en chipant sur le plat la dernière tranche de jambon.

« *Qu'est-ce que tu racontes là ?* »

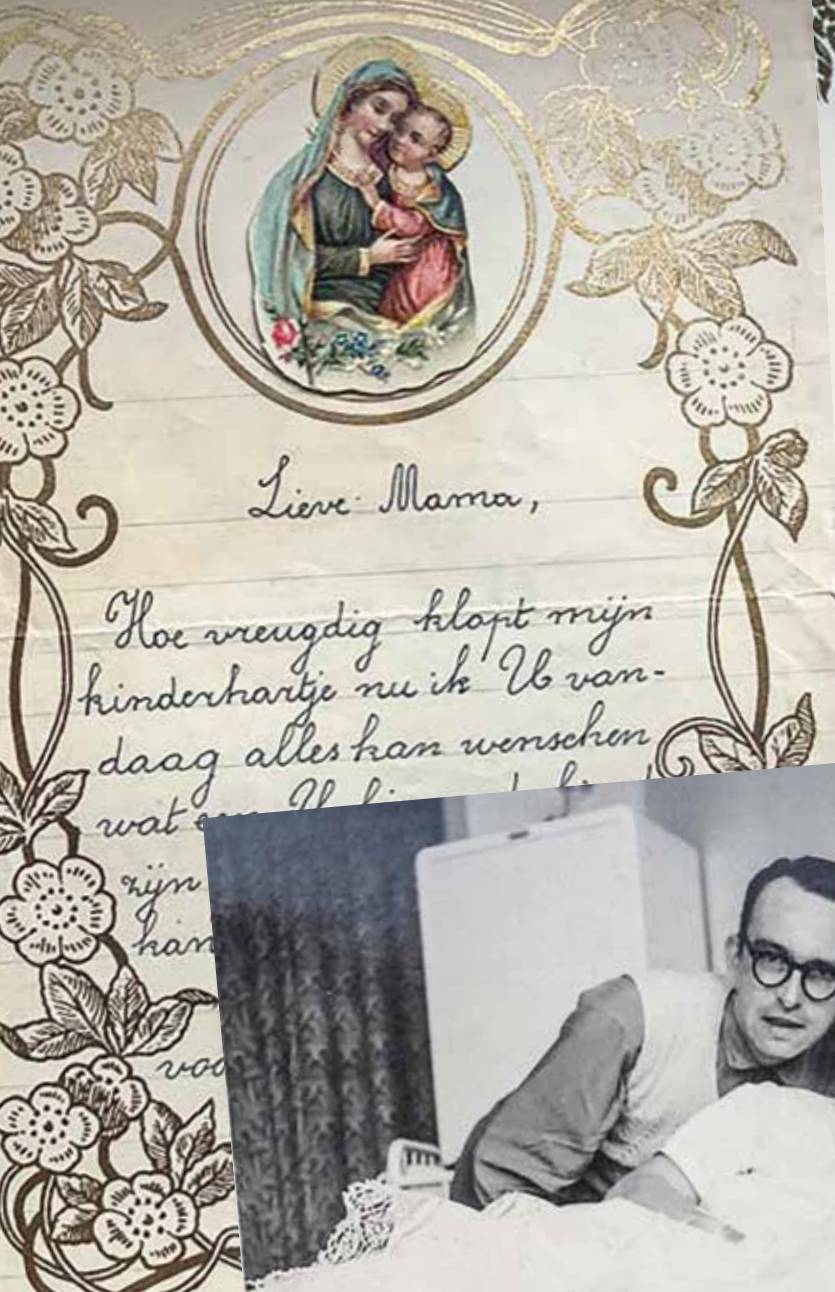
Elle gloussa, surprise. « *Rien — j'dis ça comme ça.* »

Journaux intimes, agendas, photos, lettres, procès-verbaux — la vie de Fonny défila par bribes cet après-midi-là. Mon père avait-il jamais regardé ces documents ? Je ne le pense pas. Certaines choses sont irréversibles, tout le monde le sait, mais mon père s'opposait même aux faits les plus flagrants.

Quand ma mère mourut cinq ans après Fonny, j'ai passé quelques semaines avec lui. Lorsque l'infirmière eut fermé les yeux de maman, il regarda son propre visage gris dans le miroir de l'ascenseur du centre de soins et dit : « *Savais-tu que la femme de l'écrivain Willem Elsschot est morte un jour après lui ?* » En rentrant à la maison, il s'affala dans son fauteuil près de la fenêtre, alluma comme d'habitude la télé et parut avoir oublié ce qu'il s'était passé. Pourquoi voulions-nous connaître les adresses de ses amis, pour quoi cette hâte ?

« *Il vaudrait mieux que papa parte le premier, avait dit ma mère, que fera-t-il sans moi, il n'est même pas capable de beurrer une tartine.* » Parfois, la conscience de la mort de maman semblait l'avoir atteint, mais il la refoulait systématiquement. Le matin de l'enterrement, il se tenait, entouré de ses enfants, sous le porche venteux de l'église et saluait les invités d'un air étonné. Regardez donc tous ceux qui sont venus ! Dès que lui et moi fûmes seuls à la maison, il se révolta à nouveau et insulta le médecin de famille qui lui avait enlevé sa femme. « *Qu'est-ce*

**La maison sentait l'humidité.
Dès que je pénétrai dans le corridor,
je m'en aperçus de nouveau, et dans le
bureau de mon père aussi, l'odeur me
frappa au nez. On s'y habituaient, mais
elle s'infiltrait dans vos vêtements ;
dans le train pour Amsterdam,
j'avais toujours honte de ce vieux
remugle qui émanait de moi.**



Lieve Mama,

Hoe vreugdig klopt mijn
kinderhartje nu ik U van-
daag alles kan wensen
wat u wilt.



TELEGRAM
AFGELEVEN TE *Overpeet* DEN *11/1*
Joris Schildermans
Kapitein en Stuurman reeds aan boord
Wanneer volgt de bemanning?
Obartelyk



Liebebinnende

Met ware w
de wag ik weer
schoonen Nieu
jaarsdag naderen, ov
dat ik nu weer eens
geluk heb, U de geve
lens van mijn dank
baar hart met mijn
wensen aante biede



Lieve Moeder,

Ma lang en vurig beger
is dan de dag gekomen, wa
sterven elboud mijn vurij
mijn beste wensen toek
Dank, hartelijk dank, Lieve
Moeder, voor al uw zorgen, uw
men, uw leid die zij geau
rende dit

40 JAAR
MIEN & GERARD



Mes parents avaient acheté au Stock américain les surplus d'une usine de porcelaine Bavaria ravagée par un incendie ; c'était à une époque où les choses allaient mal avec Fonny. Si le service de table était à la mesure de leur chagrin, celui-ci doit avoir été très grand, car les assiettes étaient disséminées dans toute la maison.

qu'il a fait d'elle? Pourquoi il ne la ramène pas?

Wies et moi l'avons conduit un après-midi à un rendez-vous dans une maison de repos où nous fut projetée une vidéo. Mon père était assis là, comme un enfant chez le docteur, docile, sans comprendre — croyions-nous. Une fois dehors, il déclara violemment : « *S'il doit en être ainsi, fourrez-moi en terre, et basta.* »

Il n'arrivait plus à résoudre ses mots croisés. Horizontalement, verticalement, tout ça était trop compliqué pour lui. « *Maison, papa, en sept lettres.* » Il écrivait le mot « maison » sans réfléchir et laissait la dernière case vide. « *C'est bon comme ça?* » Sa main tremblait.

Le soir, je l'installais au lit devant la télé et me retirais dans son bureau pour téléphoner à mes sœurs. « *Toi aussi, tu pleures tant à cause de maman?* demanda Aline. — *Si tu étais ici, dis-je, tu pleurerais à cause de papa.* » Je l'entendis descendre l'escalier. L'air égaré, il était planté dans l'embrasement de la porte, en pyjama rayé. « *Viens donc voir en-haut, il y a là un lit pour trois personnes au moins, mais je suis couché tout seul.* »

La manière dont cet homme de grande taille, à la tête lourde et affligée, errait dans la maison, à la recherche de la femme avec qui il avait vécu cinquante-six ans — je me pris à l'aimer très fort ces jours-là. La chanson *Les Vieux* de Jacques Brel bourdonnait dans ma tête. *Celui des deux qui reste se retrouve en enfer.*

Lorsqu'Aline lui eut cédé son chat, mon père ressuscita enfin. Il aimait les animaux domestiques; les deux femmes de sa vie — sa mère et la nôtre — les détestaient. Il poursuivait la minette dans toute la maison, se couchait à plat ventre devant l'armoire sous laquelle elle avait disparu, la cachait dans le lit sous les couvertures, posait sur elle un châle préchauffé. Elle endurait tout. « *Oui, oui,* remarquait l'aide-ménagère qui lui cuisinait son repas de midi, *c'est un sacré chat.* » C'était le plus beau cadeau qu'il ait jamais reçu, disait-il.

Sa question la plus fréquente devint : « *Où est la minette?* » Il avait tendance à la condamner à sa propre existence recluse. Un samedi où elle m'attendait en miaulant derrière la porte, elle

s'échappa. Il fut soulagé de la voir réapparaître à la fenêtre de la cuisine. Elle sauta du rebord sur le plan de travail où ses pattes laissèrent de mignonnes petites empreintes. « *Pour elle, je voudrais bien encore vivre,* rêvassa-t-il tandis que la chatte se régala des restes sur son assiette. — *Et pas pour nous, papa? — Pour vous autres aussi... en passant.* »

« *Il a complètement oublié maman,* » finit par se plaindre Aline. Deux ans et demi après la mort de ma mère, mon père regarda sa photo dans un cadre sur l'armoire et constata : « *Celle-là, elle ne se montre plus ici.* » Il ne savait pas davantage ce qui était arrivé à Fonny. « *Où serait-il donc?* » J'avais commencé à lui dissimuler la vérité sur diverses choses et l'apaisai : « *Il est sûrement en voyage.* » Cela ne le rassura pas vraiment. « *Pourvu qu'il ne fasse rien de mal en cours de route, sinon on aura de nouveau la police à la porte.* »

Parfois un éclair de ses années d'études traversait sa mémoire défaillante. Il descendait alors le matin en demandant : « *Était-ce Corneille ou Racine qui a dit : À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire?* » En ce temps-là, Hilde, qui était encore trois jours par semaine à la maison, s'était inévitablement mise à s'occuper de lui. Un soir où nous regardions tous trois la télé dans le living, elle déclara soudain avec fermeté : « *Il est onze heures. papa doit aller au lit.* »

Vu que Marek, mon compagnon polonais, allait venir ce dimanche après-midi avec un ami d'Amsterdam pour emporter les affaires que j'avais rassemblées, je poursuivis activement mes fouilles. Hilde ne retournerait à l'institution que le lundi, je resterais jusqu'à ce moment avec elle.

Je découvris une autre boîte avec des clés qui ne s'adaptaient à aucune porte, sortis la chaise à haut dossier de ma grand-mère, triai une série d'assiettes à fleurs et à liseré doré. Mes parents avaient acheté au Stock américain les surplus d'une usine de porcelaine Bavaria ravagée par un incendie ; c'était à une époque où les choses allaient mal avec Fonny. Si le service de table était à la mesure de leur chagrin, celui-ci doit avoir été très grand, car

les assiettes étaient disséminées dans toute la maison, jusque dans les armoires à linge.

Je n'ai pas beaucoup d'autres souvenirs de ces jours-là, si ce n'est que j'étais triste et avais peur la nuit. Aussi convaincants qu'aient été leurs pas dans l'escalier, les cambrioleurs ne firent pas irruption. Je me suis réveillée une fois en sursaut à l'idée que je n'aurais pas dû jeter les calculs des frais des maisons à Neerpelt et à Hasselt; le lendemain matin, je les ai récupérés dans la corbeille à papier.

Parfois Hilde pleurait et disait invariablement « *mon papa est mort* ». C'était réconfortant de sentir ses bras autour de ma taille. Peut-être ne pleurait-elle que pour être câlinée? Je lui faisais préparer le café, elle adorait ça, et lui apportais de temps à autre une assiette avec un biscuit ou du chocolat, rien que pour voir son visage radieux et l'entendre dire « *merci bien!* » d'un ton légèrement théâtral. Des dés roulaient sur la table, des pions avançaient sur le plateau du jeu de l'oie et elle conversait à nouveau avec ses adversaires.

Nous ne sommes allées nous promener qu'une seule fois, Hilde et moi, bras dessus bras dessous, chaudement emmitoufflées. L'odeur des feux de bois provenant des maisons devant lesquelles nous passions chassait le misérable relent humide de nos manteaux.

Le troisième jour, une camionnette avec remorque longea la fenêtre latérale du living et Hilde s'écria : « *Les voilà!* » Marek et son ami ne restèrent qu'un instant, ils voulaient être rentrés avant la nuit. Nous leur avons dit au revoir par la fenêtre. « *Voilà la vie de mon père qui s'en va,* ai-je pensé. Hilde pleurait à nouveau — comme si elle sentait que le démantèlement de la maison familiale avait commencé.

Je m'imaginai difficilement que quelqu'un serait attiré par cette maison imprégnée d'humidité, mais elle fut finalement vendue à un pisciniste. Durant les travaux de rénovation, nous sommes parfois passés devant et avons pris en cachette des photos que nous nous envoyions. Dans le jardin en façade apparut une fontaine. C'était plutôt bien pensé, trouvait Rik; d'après lui, elle projetait dans l'air toute l'eau du sous-sol. ♣